

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Miss Jenny, Ecrite & envoyée par elle à Milady, Comtesse De Roscomond, Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck

Riccoboni, ...

Paris, 1764

Ecrite & envoyée par elle à Milady, Comtesse de Roscomond,
Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Dannemarck.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2297



HISTOIRE

DE

MISS JENNY,

Ecritte & envoyée par elle à M^{lle} LADY, Comtesse DE ROSCOMOND, Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Dannemarck.



E me vois obligée, Madame, de justifier ma conduite à vos yeux, ou de vous laisser croire qu'elle est très-singulière, peut-être très-blâmable. Par leurs propositions brillantes, deux personnes attirent actuellement sur moi l'attention d'une foule de spectateurs.

Partie I.

A

cun me juge au gré de ses idées, & me condamne sur ses propres principes.

Imagine-t-on des motifs raisonnables de dédaigner une grande fortune? Au sentiment de la plupart des hommes, la modération est une qualité bien petite : elle leur paroît plutôt la marque d'un naturel paresseux, d'une ame sans élévation, que la suite des réflexions solides d'un esprit juste, ou l'effet d'une vertu distinguée.

Ne tenant à rien dans le monde, je n'ai adopté les préjugés d'aucun état; je ne cherche point la célébrité, & rougirois d'affecter une Philosophie sous laquelle on cache souvent plus d'orgueil que de véritable désintéressement. Dans la circonstance qui vous porte à m'écrire avec tant de chaleur, j'agis pour moi seule. Satisfaite de l'approbation de mon cœur, je puis négliger celle du grand nombre; mais la vôtre ne

m'inspirera jamais cette indifférence, Madame, & je mettrai toujours ma gloire à la mériter.

On ne vous en impose point. Un Lord riche, puissant, estimé, revêtu de plusieurs dignités, me recherche avec empressement; il est jeune encore; on le trouve aimable; il m'aime depuis longtemps. Une passion conservée près de cinq années, semble le mettre en droit d'attendre, de demander, d'espérer le prix de sa constance. Je refuse de le lui accorder, on s'en étonne; & vous-même, Madame, vous *n'approuvez point ce refus obstiné.*

Milord Alderson appuie les vœux de cet Amant. Le bruit s'est répandu qu'il vouloit m'adopter. A la vérité il se propose de déshériter en ma faveur Sir Henry Lindsey, son parent. D'immenses richesses me sont offertes, on n'exige de moi qu'une seule démarche. Celui qui me presse de la faire, a

A ij

le pouvoir d'en rendre le succès certain..... Ah! Madame, quelle démarche! Quel époux veut-on me donner! Et quel protecteur ose me demander de la tendresse & du respect! Quand vous m'exhortez par vos lettres à ne pas négliger de *si grands avantages*, savez-vous quel est mon sort? qui je suis? Connoissez-vous ceux dont les sentimens vous paroissent *généreux*? Je m'oppose *durement*, dites-vous, *aux tendres intentions d'un vieillard vénérable*; je ne veux point consentir à *cette adoption* qui le comble-roit de joye! Ah! c'est de tout mon cœur que je méprise aujourd'hui & le titre de sa fille & le motif qui l'engage à vouloir me le donner. Ce vieillard fut sourd à mes cris, quand ma profonde misere me fit tomber à ses pieds; il fut insensible à mes larmes dans un temps où ses moindres secours auroient pu fixer ma destinée, la rendre heureuse. Il devoit alors me sauver des

dangers auxquels l'indigence expose une fille jeune, belle, indépendante, qui n'a jamais connu le besoin, & s'y trouve abandonnée, se voit tout-à-coup précipitée d'un état aisé dans la foule des misérables; de ces infortunés condamnés par la pauvreté à rétrécir leur intelligence, à la borner au soin de pourvoir à la pressante nécessité de conserver leur vie: dure condition! qui oblige de souffrir tout le jour, pour se procurer les moyens de souffrir encore le lendemain.

Je pardonnerois peut-être à Milord Alderson les peines que sa cruauté m'a fait sentir; je ne puis lui en pardonner les suites qu'il auroit dû prévoir. On oublie le malheur; le temps en affoiblit le souvenir, mais le sentiment de la honte est ineffaçable. C'est Milord Alderson; ce sont ses refus cruels, qui m'ont réduite à rougir au seul nom de l'époux qu'il me destine: & je le reconnoîtrois pour mon



aïeul ; j'accoutumerois mon cœur à le chérir, à le respecter ? Ah ! comment donner le nom de pere à celui dont je fus traitée inhumainement ? Il m'a privée du seul bien que nous ayions vraiment droit d'exiger de nos parents. Ne nous doivent-ils donc pas des soins vigilants, une protection attentive, qui nous maintienne dans l'état où nous naissons, nous conduise à remplir les devoirs de cet état, & nous garantisse des pièges que le vice tend sans cesse sous les pas de l'innocence ?

Un tel langage vous surprend. Vous n'avez jamais imaginé que je dussé un jour m'en servir en parlant de Milord Alderson. Mais, Madame, je ne suis point ce que je parois être. Présentée dans le monde sous un nom supposé, on me croit parente de Milady d'Anglesey. De tristes événements m'ont forcée à recevoir avec reconnoissance un titre qui voiloit à tous

les yeux mon état & mes malheurs. En vous les détaillant, je suis bien sûre de ramener votre cœur à cette tendre indulgence que vous avez tant de fois montrée pour mes sentiments. Vous faire connoître quelle a été à mon égard la conduite des deux Lords dont les intérêts semblent vous toucher, c'est vous engager à approuver, même à partager le juste mépris que l'un & l'autre m'inspirent.

Vous n'avez point oublié, Madame, l'aimable Sara Alderson. Vous étiez en Irlande quand elle mourut. Vous pleurâtes la compagne de votre enfance; son souvenir vit encore dans le cœur d'une amie. La ressemblance de mes traits avec les siens vous donna le desir de former, d'entretenir cette liaison qui m'est devenue si chere. Eh bien, Madame, je dois le jour à l'infortunée Sara, à cette triste victime du caprice d'un pere fier du rang de ses aïeux, mais peu

A iv



soigneux de faire le bonheur de ses descendants. Que ma confiance n'altère point une estime conservée tant d'années ; suspendez votre jugement. Ma mere fut foible, mais elle ne fut point méprisable. On veut me contraindre à l'accuser moi-même, à révéler sa faute, on me presse d'en produire les preuves ; c'est un nom, des armes, de riches possessions, des titres fastueux, que l'on met en balance avec mon respect pour sa mémoire. Périront à jamais tous ces vains monuments de l'orgueil, plutôt que d'être acquis par une démarche si coupable. Je hais l'enfant qui, par une réclamation intéressée, déshonore la mere dont il veut être avoué. Non, on ne m'entendra point troubler les cendres de la mienne par le récit public de ses malheurs. Je puis les répandre dans votre sein, Madame ; mais ils ne deviendront point le sujet d'une basse contestation

entre Sir Henry Lindsey & moi. Ce parent de Milord Alderson vient de s'attirer sa haine, en cédant au penchant de son cœur, en préférant une fille aimable à la riche héritière qui lui étoit destinée. Milord veut lui retirer ses bienfaits. Un acte du Parlement rend ses dispositions difficiles à changer. Le desir ardent de punir Sir Henry, le porte à m'offrir de me reconnoître, à me presser de l'attaquer à la Chancellerie. Celui dont l'amour obstiné ne se rebute point par mes longs mépris, lui promet le titre de Duc, à l'instant où il me recevra de ses mains : ainsi l'ambition & la vengeance tiennent dans l'ame de Milord Alderson la place de ces *sentiments généreux* que vous lui supposez. Mais l'infortunée qu'il abandonna si long-temps, ne peut s'y tromper. Non, je ne priverai point Sir Henry d'un brillant héritage ; les projets de Milord Alderson ne peu-

vent ni m'intéresser, ni s'accorder avec les miens. Je ne veux rien de lui, je ne veux ni le voir, ni entrer dans aucune négociation sur ses desfeins. Par ce que je vais vous apprendre, vous jugerez, Madame, si mes refus sont fondés, & peut-être cesserez-vous de m'accuser de *bizarrerie* & de *dureté*.

Milord Alderfon, un des plus riches Pairs de la Grande-Bretagne, passa ses premières années à Londres. Il étoit bien fait, d'une figure charmante. Après avoir visité les différentes Cours de l'Europe, il reparut dans sa Patrie avec mille nouveaux agréments. Ses voyages & de longues recherches, lui donnoient un goût particulier pour tout ce qui rend l'extérieur aimable. Il savoit la musique, dançoit parfaitement, avoit assez d'esprit, peu de sens, encore moins de principes. Il parloit bien, pensoit mal, étoit vain, hardi, inconsidéré, s'aimoit beaucoup, négligeoit

tout, excepté sa personne. Il ne connut jamais l'amour, se fit une étude d'en feindre, & mit sa gloire à persuader qu'il en inspiroit. Il devint l'objet de l'entêtement de ces femmes, toujours passionnées, jamais sensibles, dont le cœur froid & l'imagination vive voudroient couvrir du nom de tendre foiblesse le goût qui les détermine à chercher le plaisir. Moins condamnables, peut-être, si son attrait seul les guidait; & plus heureuses, si elles ne le cherchoient pas souvent en vain.

Milord fut quelque temps à la mode; mais il cessa de plaire, & rien ne put l'en consoler. Il arrive assez ordinairement à ceux qui se sont fait un mérite de l'espece du sien, de n'en acquérir jamais de plus solide, de se voir bientôt rebutés par un sexe, & méprisés par l'autre. Milord l'éprouva. Sa naissance ni sa fortune ne le mirent point à l'abri de ce sort. Parvenu

à l'âge d'exercer les emplois convenables à son rang, il se vit préférer, dans les nominations, des hommes qui sembloient lui être inférieurs, mais dont les qualités justifioient le choix du Prince & l'estime de la Nation. Ayant à peine atteint sa trentième année, il quitta Londres, se retira en Northumberland où il avoit des terres, résolu d'y vivre, de s'y former une Cour, & de ne jamais reparoître à celle d'Angleterre.

Un naturel exigeant, un faste plus capable de révolter la Noblesse indigente, que de lui en imposer, aucune attention pour les autres, la plus grande admiration pour lui-même, assez d'humeur, point de complaisance, le rendoient peu propre à s'attirer l'amitié de ses voisins. Il obtint des Gentilshommes de sa Province, ces froids respects dus aux Grands. Son rang méritoit des égards; mais sa personne inspiroit de l'éloigne-

ment. Ainsi les devoirs s'étant bornés à de courtes visites, Milord se trouva seul. Il sentit bientôt que la retraite ne fait pas toujours des heureux, & qu'elle ne convient ni à tous les états, ni à tous les caractères.

L'ennui le porta à visiter les différents lieux où il possédoit des biens. Il fit un voyage en Irlande, y vit Lady Onéale, jeune veuve, noble, belle, mais sans fortune. Il l'épousa, revint avec elle en Angleterre, en eut un fils & une fille, & perdit sa femme après cinq ans d'une union qui lui fit goûter si peu d'agréments, qu'en se voyant libre, il jura solennellement de ne plus s'engager. Lady Sara, sa fille, fut mise dans une pension près de Londres; & l'héritier de son nom, seul objet de ses attentions, demeura dans le Château d'Alderson, où Milord résidoit depuis son mariage.

Ce jeune enfant, enlevé à l'âge

de quatorze ans par une fièvre maligne, laissa à sa sœur l'assurance de la plus grande fortune. Je ne vous peindrai point Lady Sara, vous l'avez vue, Madame: élevée avec elle, vous eûtes le temps de connoître les qualités de son ame. Tant de surprise, d'attendrissement dans vos yeux, en appercevant son portrait chez moi, m'ont appris que ses traits n'étoient point effacés de votre souvenir. Lady Sara joignoit aux graces de la figure charmante qu'il offre à la vue, des sentimens nobles & généreux. Elle avoit l'humeur égale, le cœur sensible, & le naturel tendre. L'élévation de son esprit la rendoit capable de fermeté; mais une extrême douceur la portoit vers la complaisance, & lui donnoit ce caractère heureux, aimable, qui fait le bonheur de ceux dont nous sommes environnés, & presque jamais le nôtre.

Milord Alderson regretta beau-

coup son fils : non qu'il l'aimât avec tendresse ; mais cet enfant devoit soutenir sa maison prête à s'éteindre, & porter un nom auquel Milord étoit fort attaché. La mort du jeune Lord détruisant ses espérances, il rappella sa fille & songea à la marier. Il la destina d'abord au fils de sa sœur, pere de Sir Henry. Il vouloit faire passer ses titres sur la tête de ce Baronnet, & l'obliger à porter les armes & le nom d'Alderson ; mais ce neveu étant absent, même éloigné du Royaume, Milord ne se pressa point d'annoncer ce dessein.

Lady Sara vivoit depuis six mois chez son pere, quand Milord Comte de Revell fut habiter Werstenev, terre fort belle qu'il venoit d'acheter à trois milles d'Alderson. Une blessure considérable le contraignoit à quitter le Service. Il ne comptoit pas s'éloigner pour long-temps de la Cour. Sa présence & ses sollicitations y

étoient trop nécessaires à un jeune Lord, dont l'élévation & le bonheur l'occupoient sans cesse. Le Comte aimoit & protégeoit en lui le fils d'un illustre ami, autrefois cher à son cœur, & toujours présent à sa pensée. Vous savez, Madame, que le dernier Duc de Salisbury, après s'être efforcé pendant plusieurs années de soutenir un parti, juste peut-être, mais foible & malheureux, paya enfin de sa tête le noble attachement qu'il montrait pour le sang de ses anciens Maîtres. Sa chute entraîna celle de tous les siens. Sa famille désolée chercha un asyle loin de sa Patrie. Edouart, son fils, encore au berceau, déjà privé de sa mere avant ce terrible événement, fut laissé au soin de Milord Revell. Ce Seigneur, lié de l'amitié la plus tendre avec l'infortuné Duc de Salisbury, regarda son fils comme un dépôt précieux, comme l'objet qui devoit réunir toutes les affections

fections de son cœur. Il se proposa de dédommager cet enfant chéri des biens que le sort venoit de lui ravir. Une véritable générosité rendit le Comte économe, lui apprit à retrancher ces dépenses inutiles qui appauvrissent un Grand, & lui ôtèrent le pouvoir d'être libéral. Milord Revell sacrifia les airs à la bonté. Ses biens augmentèrent considérablement par son application à les régir lui-même; il mit tous ses soins à rendre son élève accompli. Docile & reconnoissant, Edouart profita si bien d'une excellente éducation, qu'à l'âge de dix-huit ans personne en Angleterre ne l'égaloit. Il en accomplissoit vingt-deux, quand le Comte de Revell fit l'acquisition de Wersteney. Revenu depuis six mois de ses voyages, le jeune Lord, nouvellement entré dans le Service, passa à son Régiment un peu de temps, & vers le milieu de l'Automne il se rendit auprès de Milord Revell.

Partie I.

B



La proximité de leur demeure offrant souvent à Edouart & à Sara des occasions de se voir, les conduisit bientôt à connoître qu'ils étoient formés pour se plaire. Lady Alderson admira Edouart, & il sentit un desir si vif d'être aimé d'elle, que, perdant le goût de tous les amusements, il tomba dans une mélancolie dont Milord Revell s'aperçut. Il s'en inquiéta, & voulut en apprendre la cause. Edouart, naturellement vrai, ne pouvoit manquer de confiance pour un ami si généreux; il lui ouvrit son cœur avec cette noble franchise, qui est inséparable d'une belle ame, avouant à Milord que toutes ses espérances de bonheur étoient détruites, s'il désapprouvoit ses sentimens.

Le Comte auroit souhaité que son penchant se fût déclaré pour une autre. Il n'estimoit pas Milord Alderson, & le voyoit rarement; cependant il rendoit justice au mé-

rite reconnu de sa fille, chérie & respectée de toute la Noblesse des environs. D'ailleurs elle devoit jouir d'une grande fortune; cette raison déterminâ le Comte en faveur de ce mariage. Il sollicitoit avec ardeur le rétablissement d'Edouart; le Roi sembloit porté à lui accorder cette grace. L'espérance de l'obtenir, une illustre naissance, mille qualités aimables, les dons de Milord Revell, l'assurance d'être son héritier, rendoient Edouart un parti si avantageux, qu'il eût été difficile à Milord Alderson de former la moindre objection contre une alliance si convenable. Le Comte de Revell rechercha son amitié, apprit à l'amant de Sara l'art de se prêter sans bassesse à l'insupportable vanité de ce Seigneur; & par des préparatifs adroits & des ménagements doux, il parvint à rendre Edouart si agréable à Milord Alderson, qu'à l'instant où il fit l'ouverture de



l'union désirée, la proposition reçue avec joye fut acceptée sans difficultés.

On ne consulta point Lady Sara ; mais son cœur, fortement prévenu en faveur d'Edouart, se soumit sans résistance à l'ordre de l'aimer. On convint des articles. Le jour qui devoit ferrer de si doux nœuds étoit déjà nommé, lorsque le Comte de Revell tomba dangereusement malade. Il se trouvoit au Château d'Alderson quand la fièvre le prit. Sa blessure se rouvrit, & son mal parut d'abord si considérable, qu'on jugea ne pouvoir le transporter sans péril. Il resta donc à Alderson. Edouart, toujours près de lui, montra tant de sensibilité pour son état, un naturel si tendre, si reconnoissant, si éloigné de ces vues intéressées & basses, dont un héritier amuse ordinairement sa douleur & se fait des consolations, que l'amour de Lady Sara en devint plus vif.

Edouart avoit un de ces caractères qui gagnent tant à se développer, & dans lesquels de nouvelles occasions font découvrir de nouvelles vertus.

Tout le temps que Milord Revell garda le lit, Edouart & Sara ne quitterent point sa chambre. Ils se disputoient l'un à l'autre l'avantage de lui adoucir la tristesse de sa situation, de le consoler, de charmer ses maux par des soins caressants, & quand il se trouva mieux, d'inventer les moyens de l'amuser dans sa convalescence. Trois mois se passerent sans que Milord pût sortir de son appartement. Pendant ce temps Edouart & Sara, toujours ensemble, prirent l'habitude de se voir, de s'aimer, de se le dire. Leurs cœurs s'attachèrent par tous les liens que forme l'intimité & cette douce confiance qui l'entretient, augmente les charmes de l'amour, & réunit à sa vivacité les sentiments

B ij



solides de l'estime & de l'amitié.

Leur bonheur dépendoit du parfait rétablissement du Comte; ils le souhaitoient avec une égale ardeur. Enfin le jour si désiré fut nommé pour la seconde fois. La veille de ce jour, Milord Alderfon voulut revoir les articles, & communiquer au Comte de Reveil les changements qu'il projettoit d'y faire. Les Notaires étant venus, il leur ordonna de rédiger les actes en conséquence de ses nouvelles idées, & s'enferma avec le Comte pour les lui détailler.

On étoit alors au commencement du Printemps. Lady Alderfon, prête à jouir d'un bonheur que rien ne sembloit devoir troubler, confuse, inquiète, osoit à peine lever les yeux sur celui dont les droits alloient être si décidés. Elle l'évitoit sans pouvoir démêler le mouvement qui la portoit à le fuir. En sortant de table, elle entra dans les jardins, & se hâtoit

de gagner un bois où elle aimoit à se promener, quand Edouart, courant sur ses pas, la joignit au détour d'une allée. Sara rougit, & se déconcerta si fort en le voyant, qu'il en fut surpris, même affligé. Il lui fit de tendres reproches de l'air d'abattement répandu sur son visage. Mille doutes s'élevèrent dans son ame; pour la première fois, il craignit qu'en lui donnant la main, elle ne cédât au devoir. Sa tristesse, à l'approche de l'infant où elle alloit être à lui, infant prévu depuis si long-temps, lui paroissoit naître d'une indifférence dissimulée, peut-être, par respect, par soumission. Ces soupçons, qu'il ne cacha pas, touchèrent vivement Lady Alderson. Des assurances réitérées de sa tendresse, un aveu naïf des mouvements involontaires qui l'agitoient, lui inspiroient de la crainte; & l'air de vérité dont ses discours étoient accompagnés,



diffiperent bientôt l'erreur d'Edouart.

Une petite pluye commençoit à les incommoder. Ils s'avancerent vers un bosquet entouré d'arbres odoriférants & rempli des plus belles fleurs de la saison. La sûreté de cet asyle les y arrêta. Ils s'affirent sur un gazon, & garderent le silence pendant quelques moments. L'agrément de ce lieu, le chant d'un nombre infini d'oiseaux, le murmure d'une cascade qu'ils avoient en perspective, leur rappellerent cet endroit de Milton, où les deux créatures souveraines du monde leverent en même-temps leurs yeux pour contempler les merveilles dont elles étoient environnées, & ne furent frappées d'admiration qu'à l'instant où leurs regards se rencontrèrent. Sara venoit de reprendre ses esprits, sa contenance paroissoit plus assurée. Son humeur, naturellement gaye, lui faisoit déjà mêler

les graces de l'enjouement aux tendres expressions de son cœur, quand elle apperçut Edouart enseveli dans une profonde rêverie. Elle s'en alarma, le pressa de lui dire ce qui l'occupoit. Il s'en défendit, soupira, la conjura de ne point lui montrer une curiosité qu'il n'osoit satisfaire. En lui parlant, il fixoit sur elle des yeux passionnés, dont les regards touchants exprimoient un desir auquel il résistoit. Il prenoit les mains de Sara, les ferroit avec ardeur, les couvroit de baisers enflammés. Un moment après il les repouffoit doucement, sembloit éviter de les toucher, s'éloignoit, détournoit son visage, paroissoit craindre de se laisser pénétrer.

Ces mouvements étranges redoublerent l'inquiétude de Sara. Ah, parlez-moi! parlez-moi, lui dit-elle; avez-vous des secrets que vous ne puissiez me confier, des chagrins dont mon cœur refuse de

partager l'amertume ? Formez-vous des vœux auxquels je ne sois prête à joindre les miens ? Ah, parlez ! ce silence cruel me fait douter à mon tour de vos sentiments.

En douter ! vous, ma chère Sara, s'écria Edouart ! vous, douter de mon amour ! Ah, répétez-moi cent fois, mille fois, que vous êtes prête à joindre vos vœux à tous les miens. Lady Alderson le jura ; elle attesta l'honneur & la vérité du serment qu'elle faisoit. Edouart transporté, tomba à ses genoux, passa ses bras autour d'elle ; & la pressant tendrement : on nous marie demain, lui dit-il, d'un ton bas & timide ; on vous donne à moi. Je vous devrai à l'acte authentique qui se passe en ce moment, à une cérémonie publique, à l'ordre de votre père, aux bontés d'un ami ! pourquoi ne vous devrois-je pas à présent à votre choix, à l'amour, à nos communs desirs ? La preuve

de vos sentiments dépend aujourd'hui de vous. Demain elle fera la suite indispensable du vœu d'obéissance que vous aurez prononcé aux pieds des Autels. Ah, si vous m'aimez, partagez mon ardeur, comblez mes souhaits; que je puisse me dire: Sara, ma chère Sara, s'est donnée à son Amant.

Qu'osez-vous me proposer, interrompit Lady Alderson? Est-ce à moi, est-ce à celle dont vous recevez demain la foi, que vous montrez ce desir offensant? Quand un engagement sacré va remplir vos espérances, voulez-vous?... Je ne veux rien, dit tristement Edouart; je demande, & n'exige pas. Je suis téméraire, hardi, condamnable, sans doute, si vous m'opposez un honneur de convention, les préjugés, l'usage: chaînes cruelles! dont la politique & l'intérêt forgerent le tissu gênant. Un mouvement que la nature inspire à tous les êtres sensi-

bles, un sentiment vrai, mes desirs, la liberté, voilà mes droits. La complaisance, l'amour, la bonté, doivent les faire valoir dans votre cœur. Je n'ai aucune raison contre vos refus; mais je sens une passion extrême de jouir d'un bien qui me soit donné, & m'assure que je suis vraiment l'objet de votre préférence. Cédez, continua-t-il, en redoublant ses caresses, cédez, ma chere Sara; qu'un doux contentement fasse mon bonheur, mon éternel bonheur! Ah, si j'obtiens cette grace si grande, je verrai sans cesse dans ma femme une maîtresse tendre & généreuse! Je me répéterai chaque jour avec délice, avec reconnoissance: elle m'a rendu heureux par sa seule volonté. Je croirai ne vous tenir que des mains de l'Amour; jamais, non, jamais je ne me souviendrai de cette aimable condescendance sans en être touché: & si, dans le cours de notre vie, un événement troubloit

l'union de nos cœurs; si j'osois résister au plus légers de vos souhaits, rappelez-moi cette preuve d'estime, de confiance; elle me fera tomber à vos pieds, & tout vous sera accordé.

Ah, Madame, quel langage! l'homme qui a le moins d'art, possède bien le talent dangereux de séduire une ame sensible.

Des larmes furent la réponse de Lady Alderfon. Sa colere excitée par cette proposition, se changea bientôt en une tendre pitié. Elle blâmoit le caprice de son Amant; mais elle gémissoit de lui voir un desir qu'elle ne devoit pas satisfaire. Des prieres, de douces représentations, quelques faveurs légères, conditionnellement accordées, augmentoient le feu qu'elle croyoit modérer. Elle vouloit s'arracher des bras d'Edouart, l'éloigner d'elle; il la retenoit, se soumettoit à ses volontés, renonçoit aux siennes, & n'insistoit plus que sur le

pardon de ses témérités. Il exigeoit des preuves de l'oubli de ses projets; chaque instant rendoit l'indulgence plus nécessaire, & les prétentions moins révoltantes. Sara éperdue s'écrioit en vain; son trouble, ses pleurs, son désordre la rendoient plus touchante encore. Edouart, emporté par la violence de sa passion, cessa de l'écouter, de l'entendre; il ravit, peut-être obtint cette faveur si chere, si précieuse, si vivement souhaitée, demandée avec tant d'imprudencce, & refusée avec trop de foiblesse.

Que de joye dans les yeux du jeune Lord! Quelle tendre confusion dans ceux de Lady Sara! Quels transports! Que de promesses, de serments de n'oublier jamais ce moment flatteur! Que de plaisirs goûteroit une femme dont la complaisance vient de rendre heureux son Amant, combien elle s'applaudiroit de se voir l'arbitre de son bonheur, que cet instant seroit

doux pour elle, si je ne fais quelle amertume, vivement sentie, mais difficile à exprimer, ne se mêloit à l'agréable prestige! Elle naît sans doute de l'atteinte que nous avons osé porter à nos principes. Dès que nous quittons le sentier de la vertu, la douleur s'introduit dans notre ame; ses premiers mouvements nous inspirent le regret du passé, & la crainte de l'avenir.

Trois heures s'étoient rapidement écoulées, quand Lady Sara avertit Edouart qu'on les attendoit peut-être pour signer, & le pressa de retourner auprès de Milord Revell. Il ne voulut point la quitter; il lui donna la main & la conduisit à son appartement. En traversant une galerie qui y menoit, elle apperçut en bas des valets en mouvement, un carrosse attelé dans la cour, & vit avec surprise que c'étoit celui du Comte de Revell. Bientôt elle entendit la voix de ce Seigneur. D'un fallon



au-deffous de la galerie, il appelloit ses gens, & demandoit, d'un ton impatient, si l'on n'avoit point encore trouvé Edouart, ordonnant de le chercher par-tout, & de le lui amener promptement.

L'effroi s'empara du cœur de Lady Alderfon. Un triste pressentiment lui fit tourner sur son Amant des yeux baignés de larmes. Ah ! qu'est-ce donc qui l'agite, s'écria-t-elle ; que se passe-t-il ? Hélas ! si on nous séparoit !

Eh, qui élève ce noir présage dans votre esprit, dit Edouart ? rien ne peut plus nous séparer. Quoi l'instant où je me trouve si heureux, est marqué par vos pleurs ? Que craignez-vous ? Je jure à ma chere Sara de l'aimer, de l'adorer, de la respecter toujours, de consacrer ma vie à lui prouver ma tendresse & ma reconnoissance. J'en atteste à ses pieds tout ce qu'on révere. Sara livrée à ses craintes, l'interrompoit, le conjuroit de descendre,

cendre, d'aller s'instruire de ce qui engageoit le Comte à le demander avec instance, à le demander seul. Edouart faisoit quelques pas pour s'éloigner, revenoit à elle, la pres-
 soit dans ses bras, ne pouvoit s'en séparer. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de la rassurer; mais ses discours, ses serments, ses caresses, rien ne calmoit son cœur agité. Sara ne sentoit plus en elle cette paisible sécurité, partage de l'heureuse innocence; le trouble & l'inquiétude avoient déjà versé leurs cruels poisons dans son ame.

Les moments qu'ils venoient de donner à l'amour, étoient les derniers de leur bonheur. Milord Alderson, rempli de cette vanité qui s'étend au-delà même de la vie, d'où naît le desir de perpétuer un nom, trop souvent avili par des héritiers, avoit destiné Sara à faire revivre les branches de Rivers & d'Alderson, réunies toutes deux

- *Partie I.*

C



en lui. Le goût qu'il prit d'abord pour Edouart, la grandeur & l'ancienneté de la maison de Salisbury, le flatterent & l'engagerent à renoncer au projet de donner Sara au fils de sa sœur; mais la longue maladie de Milord Revell lui laissa le loisir de s'abandonner à de nouvelles réflexions, & ramena dans son esprit le dessein d'obliger l'époux de Sara à porter le nom d'Alderson.

La situation où se trouvoit le fils du Duc de Salisbury, fit penser à Milord qu'il ne devoit pas se regarder au-dessus d'un simple Gentilhomme. Tenant tout de l'amitié du Comte de Revell, encore incertain d'être replacé au rang de ses peres, peu sûr que le Roi lui permît de porter ses titres, il pouvoit s'estimer heureux d'en recevoir un de la main de Sara. D'ailleurs son amour étoit un garant de sa complaisance; ainsi, sans daigner lui parler de ce qu'il médi-

toit, Milord crut seulement nécessaire d'obtenir l'agrément du Comte. Il n'imagina pas trouver la plus légère difficulté de sa part ; & dans cette confiance il lui découvrit ses desseins ; mais quand il se flattoit de les lui voir approuver, il ignoroit combien Milord Revell étoit attaché à la mémoire d'un ami malheureux.

Ce Seigneur avoit mis toute son ambition à relever une maison dont le chef vivoit encore dans son cœur. Pour prix des longs & utiles services rendus avec zèle à sa Patrie, il ne vouloit, il ne demandoit que la réhabilitation d'Edouart ; c'étoit, depuis vingt ans, l'unique objet de ses soins, de ses démarches, de ses vœux, peut-être même de sa vanité, si pourtant on peut, sans injustice, donner ce nom aux mouvements généreux d'une ame fidelle à l'amitié, dont l'orgueil se tourne à l'avantage de l'humanité, & se plaît à faire des heureux.



Jamais surpris n'égala celle du Comte, en écoutant Milord Alderson. C'étoit à regret qu'il avoit consenti à la recherche d'Edouart. Il se repentit alors de sa condescendance. La proposition de Milord le révolta; mais sans laisser paroître combien il la trouvoit choquante, il entreprit de le ramener avec douceur à suivre leur premier plan, & à signer les articles tels qu'ils avoient été rédigés trois mois auparavant.

Il lui représenta que ce seroit une tache ineffaçable sur la réputation d'Edouart, de quitter le nom d'un pere infortuné; que par cet acte il sembleroit se mettre du parti des ennemis de sa maison, applaudir à l'Arrêt funeste exécuté sur le Duc de Salisbury; ôter cruellement aux siens, dispersés dans le monde, l'espérance de revoir jamais leur Patrie, dont lui seul pouvoit encore leur rouvrir le chemin. Il lui montra des lettres, qui afflu-

roient l'heureux succès de ses sollicitations auprès du Roi. Elles lui promettoient, qu'au retour de la campagne où l'on alloit entrer, Edouart seroit rétabli à la Cour dans la splendeur d'un des plus anciens Pairs du Royaume, recouvreroit ses biens, réuniroit sur sa tête les titres de sa maison, & pourroit avec le temps prétendre aux Charges & aux Emplois possédés par son pere.

Ces nouvelles avantageuses, ces brillantes promesses, ne changèrent rien aux résolutions de Milord Alderson. Il avoit trop mal réussi à la Cour pour l'aimer, & n'estimoit pas les honneurs militaires une juste compensation des dangers où exposoit le desir de les acquérir. Ainsi, loin de céder à des raisons qui lui paroissent frivoles, il découvrit dans sa réponse des intentions absolument incompatibles avec celles du Comte. Non-seulement il s'obstinoit à vou-



loir faire prendre son nom à Edouart; mais il exigeoit encore, que se bornant à la fortune de Lady Sara, aux bienfaits de Milord Revell, il laissât le Service, & renoncât à toutes les faveurs de la Cour.

Ces points furent long-temps débattus, sans que Milord Alderson cédât sur aucun. Sa fille & ses biens étoient à ce prix. Il s'exprima avec tant de hauteur, se montra si déterminé à rompre si l'on contesloit ses volontés, il sembloit faire tant de graces à Edouart, que le Comte, fatigué d'un orgueil si déplacé, s'emporta enfin.

Si celui que j'ai adopté, s'écriait-il, dont mes leçons ont formé le cœur, répondoit si mal à mon attente; s'il avoit la bassesse d'accepter votre alliance à ces conditions honteuses, ma fortune ne seroit jamais à lui. C'est à l'héritier du Duc de Salisbury, c'est au fils d'un ami que je l'ai destinée. Elevé par

moi pour illustrer encore le sang de cet ami, j'aurois la force de l'abandonner, s'il osoit le déshonorer par cette lâche complaisance. Quitter le nom de son pere! renoncer au Service! Et dans quel temps! quand la guerre allumée l'oblige à se joindre bientôt aux généreux défenseurs de sa Patrie. Si l'amour que Lady Sara lui inspire, étoit capable de balancer dans son cœur des devoirs si saints, je le mépriserois; oui, continua-t-il en se levant avec vivacité, je le mépriserois, & son fort ne me toucheroit plus.

Ce discours éleva un mouvement terrible dans l'ame de Milord Alderson, mais il s'efforça d'en réprimer la violence; & prenant la parole avec cette froideur, plus insultante que l'éclat de la colere: Je ne m'attendois pas, répondit-il, à m'entendre jamais dire, malgré le prix où je voudrois la mettre, que mon alliance pût déshonorer



personne. Vous n'avez pas réfléchi sur vos expressions, Milord; au moins je le suppose. Mais si Edouart consent à mes desirs, êtes-vous déterminé à lui retirer votre amitié, à le priver de vos bienfaits, même à le *mépriser*? Oui, reprit le Comte d'un ton ferme; si vous l'avez prévenu, s'il se soumet à vos volontés, il a déjà perdu un pere en moi, & je ne le connois plus.

C'est assez, dit Milord Alderson; Edouart ne fait rien, & vous pouvez lui continuer vos bontés. J'ouvre les yeux, je vous remercie de m'avoir éclairé sur la faute que j'allois commettre. En prononçant ces mots il sortit de son cabinet; & passant dans un salon où les Notaires attendoient, il prit l'acte des mains de celui qui travailloit, & le déchirant avec emporemment: Je jure, s'écria-t-il, que Lady Alderson ne fera jamais Duchesse de Salisbury; & s'adressant à Milord Revell: Elle ne por-

tera ni le nom, ni le titre d'un vil conspirateur.

Il parloit encore, lorsque le Comte, enflammé de colere, s'avança vers lui d'un air si fier, si menaçant, que les deux Notaires crurent devoir se jeter entre lui & Milord Alderson. Ce dernier surpris, & peut-être inquiet de cette action, sortit aussi-tôt de la chambre, en lui criant : Milord, tout est rompu ; j'espere que vous voulez bien recevoir mes adieux.

Le Comte eût été peu fâché de cette rupture, sans la douleur dont il jugeoit qu'elle alloit pénétrer le cœur d'Edouart. Comment lui annoncer un événement si imprévu, lui dire de renoncer à Sara, à son amour, à l'espoir d'un bonheur si prochain, promis depuis si longtemps à ses desirs ! & comment l'arracher de ce lieu, arrêter les premiers mouvements d'un cœur passionné ! Ils étoient à craindre dans un homme de l'âge d'Edouart.

L'amour pourroit l'emporter sur ce qu'il devoit à l'honneur, à son pere, à lui-même. On le cherchoit en vain depuis deux heures : l'erreur d'un de ses gens qui croyoit l'avoir vu dans le Parc, faisoit aller tous les valets du côté opposé à celui où il s'étoit retiré avec Sara.

Pendant qu'on préparoit tout pour son départ, Milord Revell se promenoit à grands pas dans le fallon où la querelle venoit de s'élever. Il rêvoit avec inquiétude aux moyens d'enlever le jeune Lord du Château, avant de lui apprendre son malheur. Chagrin, embarrassé, rien ne se présentoit à son esprit, quand Edouart, descendant de l'appartement de Lady Sara, vint enfin s'offrir à ses yeux. La surprise qu'il marqua en le voyant seul, redoubla la peine du Comte. Le trouble de Sara venoit de passer dans le cœur de son Amant. Jusqu'à ce moment il se croyoit

attendu , demandé , pour signer l'assurance de sa félicité. L'air de Milord Revell le glaça ; il commença à redouter une explication ; & jettant autour de lui de tristes regards, il n'osa rompre le silence.

Milord Revell s'apercevant de sa consternation , saisit cet instant , vint à lui , prit sa main ; & le conduisant hors du salon : une fantaisie de Milord Alderson , même un défaut de prévoyance de ma part , lui dit-il , me force d'aller tout-à-l'heure à Wersteney. J'ai besoin de vous ; l'affaire qui m'y conduit, vous regarde ; elle est pressante ; je ne puis tarder , venez. En parlant , il le menoit vers son carrosse. Edouart , accoutumé à lui obéir , interdit , & dans cette suspension d'esprits causée par l'étonnement & l'attente d'une nouvelle fâcheuse , se plaça sans résistance aux côtés du Comte. Aussi-tôt la voiture partit & s'éloigna avec vitesse.



Lady Alderfon, impatiente, agitée, n'avoit pu s'écarter de la galerie où elle attendoit le retour d'Edouart. Que devint-elle, en le voyant monter en carrosse avec le Comte, sortir du Château & prendre la route de Wersteney? Ses regards suivirent la voiture tant qu'il lui fut possible de la distinguer. En cessant de la voir, elle resta sans mouvement sur le balcon où elle étoit appuyée. Que pouvoit-il être arrivé dans un espace si court? Où alloit Edouart? la fuyoit-il? l'enlevoit-on à elle? L'incertitude déchiroit son cœur. Une de ses femmes avoit entendu les deux Lords parler fort haut. Lady Sara apprit d'elle que Milord Alderfon sortant brusquement du lieu où il laissoit le Comte, demandant ses chevaux avec vivacité, venoit de se faire conduire chez le Comte de Lenox, où, par les ordres donnés à ses gens, il paroïssoit devoir rester plusieurs jours.

Lady Sara pouffa un cri à ce discours. Trouvant à peine la force de regagner son appartement, elle se jetta sur un siege en y entrant; & couvrant son visage, comme pour se cacher à la nature entiere, elle resta dans cette espee d'insensibilité où conduit la violence d'une douleur trop vivement sentie pour être exprimée. Ses femmes, empesées à la secourir, ne purent la rappeler à elle-même; la pâleur de la mort avoit déjà effacé les couleurs de son teint. On la mit au lit sans qu'elle s'y opposât ou y consentit. Elle demeura dans cet état, paisible en apparence, jusqu'à neuf heures du soir. Alors Lidy, la plus jeune de ces femmes, lui présenta une lettre. On venoit de l'apporter de la part d'Edouart. Ce nom, & la vue de cette écriture, reveillerent ses sens assoupis par le saisissement de son cœur. Ses larmes commencerent à couler, à ralentir les mouvements

